

JEAN TÉVÉLIS

FRÈRE!



FRÈRE !

JEAN TÉVÉLIS

FRÈRE !



Facebook.com/M.les.romans

Design de couverture : Dorian DANIELSEN

ISBN : 978-2-210-97385-5

© 2021, Éditions Magnard Jeunesse

5, allée de la 2^e DB – CS 81529 – 75726 Paris Cedex 15

Tous droits de reproduction,

de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : mars 2021

Le souffle court, les poumons douloureux, le cœur prêt à s'arracher de ma poitrine, les mollets et les cuisses en béton, je traverse la ville.

Au guidon d'une épave toute rouillée, avec la selle bien trop basse, la bouche grande ouverte pour prendre le plus d'oxygène possible dans la pollution ambiante d'un samedi après-midi au centre-ville, j'appuie de toutes mes forces sur les pédales qui font craquer le pédalier. De moi ou de ce vélo, lequel va rendre l'âme le premier ?

Je grille des feux, des stops, des priorités. Pour moi, la route n'est qu'une ligne continue sans embûche et les autres usagers n'existent pas. Je suis seul.

Seul, à rouler à contresens de ma vie.

Comme un curseur sur un segment avance entre deux extrémités. Et plus je me rapproche de mon frère, plus je m'éloigne de mon avenir.

LES PORTES COULISSANTES S'OUVRENT devant moi. Je plonge dans la rame du tram bondée en jouant des épaules pour me frayer un semblant de chemin dans la masse humaine agglutinée. J'enlève ma capuche dégoulinante et je cherche la surface pour émerger et prendre une grande inspiration. Puis j'abandonne et m'arrête dans une minuscule bulle d'air qui me permettra de survivre jusqu'à ma destination.

Après l'avoir dédaignée il y a quelques secondes, je m'incorpore alors à la masse humaine agglutinée. Je perds peu à peu mon identité propre. Comme un carré de chocolat qui se dissout dans l'uniformité d'une crème au fond d'une casserole. C'est ça que je déteste dans les transports en commun. Mais le déluge qui s'abat sur la ville depuis le début de l'après-midi ne m'a pas donné le choix. J'ai laissé mon vélo chez moi, sur mon balcon. Et me suis résolu à l'uniformité.

Le front collé à la vitre du tram, je regarde les tours et les barres qui dessinent mon quartier, le Val d'Arcet. Tantôt horizontales, tantôt verticales, mais toujours bien droites.

Certains seraient tentés de dire qu'elles nous bouchent l'horizon, ces barres. Qu'elles nous restreignent à une vision tronquée de l'existence. Qu'il manque un bout de la vraie vie qu'on ne voit pas. Mais moi, je pense que ces gens ne sont jamais montés sur le toit de ces immeubles, comme je le faisais souvent avec mon frère, avant. Ils ne s'imaginent pas que, de là-haut, la vue est dégagée et nous ouvre un horizon sur l'avenir que peu de gens ont.

Bon, j'avoue, depuis les toits de mon quartier, on voit surtout le centre-ville en fait. Mais moi ça me va, c'est un peu là-bas que j'imagine mon avenir. De là-haut, je vois le Complex où je m'entraîne, le lycée et sa section danse que j'aimerais bien intégrer, les théâtres et leurs scènes que je rêve de fouler.

Parce que je fais de la danse.

Alors, oui, pour moi, la vraie vie n'est pas dans mon quartier. Mais il suffit de s'élever un peu pour l'apercevoir.

— Diego !

Un cri dans la rame. Mon prénom. Je m'extrais instantanément de la masse, et me voilà à nouveau une

personne. Merci Adelisa d'avoir rompu le sortilège. Je me retourne tant bien que mal, extirpe ma main du contact de mes voisins et la lève en direction de ma meilleure pote.

Elle est en train de me rejoindre, et je perçois son cheminement dans la foule par le mouvement des têtes et les protestations des usagers. C'est qu'Adelisa traîne à sa suite un énorme sac à dos de randonnée qui bouscule tout le monde sur son passage.

— Alors, dernière ligne droite ! me dit-elle après m'avoir rejoint.

— Oui ! C'est pour ça que j'y vais plus tôt aujourd'hui. Je vais un peu réviser dans une salle annexe. C'est plus pratique que dans ma salle de bain.

Dans trois jours, je passe une audition. Une présentation devant un jury pour entrer dans cette fameuse section danse en seconde à la rentrée prochaine.

— Dis-moi, le sportif de haut niveau en carton, tu n'y vas pas à vélo aujourd'hui ? Trop peur de la pluie ? me taquine Adelisa en jetant un coup d'œil à l'extérieur.

— C'est toi qui es en carton, ma vieille ! Je t'ai jamais vue les fesses sur un vélo.

Elle me sourit d'un air mystérieux.

— Eh bien, figure-toi que ça va bientôt changer. J'ai trouvé une petite merveille sur leboncoin. Comme ça, on pourra aller au Complexe ensemble à vélo.

Je suis ravi de cette nouvelle, mais un peu sceptique. Le Complex, c'est le « complexe des arts et des sports » de la ville. Une espèce de conservatoire pour les disciplines sportives artistiques comme la gym, la danse, les arts du cirque et les arts martiaux.

— Avec ton sac à dos ? je demande.

— T'inquiète, j'ai négocié pour avoir un petit panier sur le guidon.

J'ai envie de rigoler mais je vois qu'Adelisa est très sérieuse. Ce n'est pas un petit panier qu'il lui faudrait, mais carrément une remorque pour mettre l'énorme sac qu'elle traîne derrière elle.

C'est son équipement d'escrime. Chaque mercredi, elle manie l'épée, le sabre et le fleuret à quelques pas de mon cours de danse au Complex.

Adelisa est bosniaque. Elle est arrivée en France avec sa famille quand elle avait six ans. La lubie de son père, c'est l'intégration. Au point d'avoir goûté plus d'une fois le vin rouge français malgré l'interdiction formelle de sa religion. Le premier contact qu'il a eu avec la France, avant même qu'il soit contraint d'y émigrer, c'est par l'escrime. Le français est la langue officielle de ce sport et le père d'Adelisa, accro aux Jeux olympiques à la télé, savait dire « En garde » et « Êtes-vous prêts ? » avant de savoir dire « Bonjour ». Alors, dès qu'ils sont arrivés en France il y a huit ans, la première des

démarches administratives qu'il a faites a été d'inscrire sa fille unique à un club d'escrime. « Comme tous les petits Français », pensait-il.

Pour moi, la danse, c'est un peu différent. Et beaucoup plus récent. Ça fait bientôt quatre ans que je suis danseur. Même si je pense qu'on est tous danseurs. Qu'il suffit de gigoter ou de battre la mesure du pied quand on entend de la musique. « Tout mouvement est danse », dit Alba, ma prof. Disons que ça fait quatre ans que je suis un danseur assumé.

C'est arrivé quand j'étais en sixième. La compagnie de danse d'Alba était invitée en résidence dans mon collège. Pendant une semaine, toutes les classes de sixième avaient une demi-journée d'initiation à la danse chaque jour. Depuis, je n'ai jamais arrêté de danser.

Alba m'a accueilli à bras ouverts dans son cours. Une fois par semaine, puis deux, puis trois. Et tous les jours où je ne vais pas au Complex, je mets mes écouteurs et je danse dans la salle de bain, la seule pièce de notre petit appartement où je peux espérer un peu d'intimité.

La danse, je ne suis pas tombé dedans quand j'étais petit. Mais je suis tombé dedans quand même. Et comme Obélix et ses copains, quand je danse, je deviens irréductible.

CA Y EST, JE COMPRENDS POURQUOI on dit « trempé jusqu'aux os ». Je suis sous cette flotte depuis plus de quatre heures et j'attends la fermeture de la boutique. L'eau a d'abord traversé mes vêtements. Puis elle s'est attaquée à ma peau que j'imagine toute fripée comme à la sortie du bain quand j'étais gosse. Et là mes os sont tout mouillés. Mon cerveau aussi a pris l'eau, il tourne en boucle.

Et c'est ça le pire. C'est pas l'eau. C'est mon portable enveloppé dans un sac plastique qui est dans ma sacoche et que je peux pas sortir sous la pluie. Accro à mon écran, je galère pendant cette période de manque. Le sac plastique, c'est parce que ma sacoche n'est pas étanche. Je l'ai grattée huit balles sur un marché, fallait pas que je m'attende à de la bonne came. J'aurais pu m'en acheter une autre maintenant que j'ai un peu de fric de côté. Mais en fait, je m'y suis attaché à ce sac que je porte toute la

journée en bandoulière. Dedans, il y a mon portable, mes clopes, mon briquet. L'indispensable. Et aussi tout un bordel bien personnel que j'ai envie de garder tout près de moi. Ma sœur Angel se fout de moi avec cette sacoche. Elle dit toujours que j'y tiens plus qu'à ma propre vie.

En plus de cette envie de regarder mon portable, il y a celle de fumer qui me torture.

Mais avec cette flotte qui tombe du ciel, c'est mission impossible. Du coup, je sais pas à quoi je suis le plus accro. Et c'est ça qui tourne en boucle dans ma tête. Portable, clope, portable, clope, portable, clope.

Alors je me fixe sur autre chose pour pouvoir survivre à cette après-midi merdique. Je pense aux cinq sacs que je vais empocher pour ma permanence. Cinquante balles la demi-journée, c'est pas rien pour un mec de seize ans sans aucun diplôme. Juste pour surveiller.

Je suis chouf. Ça veut dire «regarde» en arabe. Et je regarde le seul point d'entrée possible par lequel les poulets pourraient se pointer. Parce que si les flics se ramènent dans la «boutique», c'est plutôt la merde. Vu que, là-dedans, le charbonneur, il vend pas vraiment des trucs légaux. Alors, si je soupçonne le moindre cheveu de keuf dans mon champ de vision, je hurle et le charbonneur déguerpit. Il monte dans les étages et planque le matos chez la nourrice, les gens qui nous gardent la came dans leur appart.

Chouf, charbonneur, nourrice. C'est marrant tous ces mots exprès pour le trafic de drogue. Tous ces noms de code qui n'en sont plus, vu que tout le monde ou presque sait ce que ça veut dire.

Mais à côté de ça, on a des mots très normaux pour le reste. Comme dans un vrai taf de bureau, on dit aussi « permanence », « planning », « salaire ». Et pour moi, c'est ça les vrais noms de code. Parce que là, personne sait que tu trafiques du cannabis. Ça pourrait très bien être un boulot normal.

Je me redresse. Une silhouette vient d'apparaître sous la pluie battante pile à l'endroit que je surveille. Je reconnais cette capuche qui couvre une casquette des Lakers, c'est Obama. Pas l'ancien président, hein. Mais c'est à cause de lui qu'on le surnomme comme ça.

C'est un Kenyan aussi, comme le père du président. Et comme il est fou des States, on l'appelle comme ça. Je ne connais même pas son vrai blaze.

Il me tape dans la main et se colle contre le mur à côté de moi pour tenter de s'abriter de la pluie. Je suis plutôt surpris. Et honoré aussi. Obama, il pèse dans le quartier du Val d'Arcet. Je l'ai déjà rencontré plusieurs fois mais jamais comme ça, en tête à tête. Enfin, plutôt en coude à coude.

— C'est Eddy, toi, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. Eddy.

— Ça fait combien de temps que tu chouffes ?

Je suis pas sûr. À force d'avoir mon portable dans la poche, j'ai perdu la notion du temps.

— Je suis là depuis treize heures. La relève de l'après-midi.

Il se marre. Et soudain, je sens plus la pluie. Un rire hyper chaleureux.

— Non, je veux dire, ça fait combien de temps que t'es chouf ! Plusieurs mois, non ?

— Ah ok ! J'avais pas compris. Oui, ça fait environ un an. C'est Hisen qui m'a recruté.

— Je sais, c'est pour ça que je suis là.

Recruter. Encore un mot pour faire croire à un vrai job. Comme si Hisen c'était un mec des ressources humaines. Alors que c'est juste un dealer qui habite dans le même bloc que moi. Au début, avant de monter les échelons, Hisen, il était chouf, comme moi. Il passait des heures sur un vieux fauteuil délabré dans le petit parc, entre le toboggan bancal et le sapin centenaire qui fait un peu tache dans la cité. Moi, j'avais douze, treize ans et je lui rendais des services. Comme il pouvait pas bouger de son poste, je lui faisais des petites courses. Une boisson, un sandwich, et il me laissait toujours la monnaie. Et puis ensuite, il m'envoyait comme messenger vers le charbonneur ou vers un autre chouf. Et sans

Eddy et Diego sont deux gamins des cités,
deux frères. L'un danse, l'autre deale :
à priori, tout les sépare.

Pourtant, ces deux-là nourrissent le même rêve,
celui de changer d'horizon, de voir plus grand.

Et comme souvent dans la vie, il n'y a pas de bon
ou de mauvais garçon : le courage et la droiture
ne sont pas là où on croit.

Danseur ou dealer, annonce ta couleur !

13,90 €

ISBN : 978-2-97385-5



9



Éditions Magnard

[instagram.com/M_les_romans](https://www.instagram.com/M_les_romans)

[facebook.com/M.les.romans](https://www.facebook.com/M.les.romans)